L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

DUFOUR & LIMET, Editeurs-Propriétaires
Bureaux—No. 72 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS,
DIMANCHE MATIN, 27 AVRIL.

Comité des Deux Cent Citoyens.

On nous communique deux rapports qui ont été faits au comité des 200 citoyens dans les dernières séances, l'un par le comité sur le compromis, l'autre par le comité exécutif. Ces rapports seront, certainement, lus avec un vif intérêt. En voici la traduction:

Rapport du Comité sur le Compromis.

A une réunion du comité des Deux cent citoyens, tenue dans la Chambre de Commerce le 21 avril 1873, le comité sur le compromis nommé au meeting précédent, a présenté le rapport suivant:

Les soussignés membres du comité nommé en vertu de la résolution suivante:

"Qu'un comité de cinq soit nommé pour s'assurer s'il n'y a pas possibilité de régler la grave situation politique actuelle par un compromis raisonnable avec le gouvernement Kellogg."

Ont l'honneur de rapporter:

Qu'ils ont eu plusieurs conférences avec le gouverneur Kellogg et, à sa suggestion, avec plusieurs autres chefs officiels du parti républicain, sur le sujet dont il est question dans la dite résolution.

Ces conférences ont abouti finalement à une nombreuse réunion des chefs républicains, dans laquelle un sous-comité de cinq membres a été nommé, lequel a eu une entrevue avec notre comité et a offert la proposition contenue dans le mémorandum écrit ci-annexé, comme le meilleur et le seul compromis qu'il était en leur pouvoir de mettre à exécution.

Nous devons dire, pour l'honneur du sous comité qui a présenté cette proposition, que la forme et le verbiage du mémorandum écrit n'ont pas été le sujet d'une discussion, et s'ils paraissent obscurs ou incomplets, il n'y a pas lieu de se méprendre sur leur sens réel.

L'effet de cette proposition est d'admettre à siéger dix membres fusionistes dans le Sénat et 45 dans la Chambre des Représentants, qui comprendraient des membres fusionistes déclarés élus par les divers bureaux, certains autres prétendant être élus de certains districts sénatoriaux et représentatifs qui ont une majorité fusionniste admise.

Ce compromis, s'il était effectué, serait appliqué immédiatement par une extra session de la Législature, et son organisation immédiate et finale conformément au dit compromis.

Les termes de la résolution, en vertu de laquelle nous avons été nommés, n'exigent rien de plus de notre part que l'exposé qui précède du résultat de nos travaux.

Respectueusement soumis.

1. Qu'une session spéciale de la Législature soit convoquée dans le seul but d'agir sur le programme suivant:

2. Qu'avant l'appel de la dite session, tous les membres du parti de la fusion prétendant être élus à la Chambre des Représentants, y compris ceux déclarés élus par les deux bureaux et ne dépassant pas le nombre de 45 membres signèrent une convention qui sera déposée entre les mains du gouverneur de l'Etat, par laquelle ils s'engageront à se présenter comme membres, s'ils sont admis à la dite session spéciale, prendre leurs sièges et y rester jusqu'à la fin du terme législatif.

3. Qu'avant le dit appel, dix membres fusionistes, prétendant être élus au Sénat, signeront une convention sur les mêmes termes et conditions.

4. Que les membres fusionistes prétendant à des sièges à la Chambre, l'autre Chambre de l'Assemblée Générale ne reconnaît que ceux qui viennent de districts, qui leur part est dans une majorité indubitable.

5. Qu'une majorité de chaque branche de l'Assemblée Générale signera une convention par laquelle elle s'engagera à adjourner et à siéger les séances et les membres fusionistes qui auront ainsi signé l'engagement de prendre leurs sièges.

6. Qu'au-sitôt que ces engagements auront été signés par les membres requis des deux côtés, le gouverneur convoquera la Législature, ainsi qu'il est dit dans le premier article à une époque qui ne sera pas postérieure à——.

Résolu que, dans l'opinion du comité des Deux Cents citoyens, les propositions de compromis, à eux soumises par leur sous-comité, ne sont pas telles qu'ils jugent convenable de les recommander.

[redacted]

Le temps et l'espace nous manquent pour reproduire le rapport du comité exécutif. Nous le publierons dans un pro-

[redacted] Banque d'Epargnes des ouvriers), rue du Camp, No. 9. La classe ouvrière de la Nouvelle-Orléans, à compris apparemment tout l'avantage qui lui était offert par cette Banque, car les nouveaux comptes se sont de beaucoup multipliés dans ses bureaux depuis qu'elle a ajouté à ses opérations ordinaires le département des Epargnes. Nous n'en sommes nullement surpris, car, non-seulement les conditions qu'elle offre aux déposants sont on ne peut plus libérales, mais encore la manière dont la Banque est gérée leur offre toutes les garanties les plus solides. Ces garanties sont telles qu'elles doivent nécessairement commander la confiance de la classe ouvrière et aussi celle de tout le monde. Faire un dépôt à la Banque des Workingmen, quelque petit qu'il soit, pourvu qu'on lui donne le temps de produire un intérêt capitalisable, c'est s'assurer une ressource précieuse pour l'avenir et nous ne connaissons pas d'établissement de dépôt et de crédit où la chance pour le déposant soit aussi belle, c'est à dire où la capitalisation se fasse d'une manière aussi rapide qu'à la Banque d'Epargnes des travailleurs, "Workingmen's Sawings Bank," rue du Camp, No. 9.

La Revue militaire des échecs de Paris.—On sait que, dans tous nos lycées, les exercices gymnastiques et militaires tiennent, aujourd'hui, une large place. Les jeunes collégiens font accepter ce surcroît d'étude et de travail avec une véritable ardeur patriotique. Déjà, ils commencent à manœuvrer comme de véritables troupiers.

Aussi était-ce plaisir, avant-hier matin, à Paris, de voir s'ouvrir les portes du lycée Condorcet pour donner passage à une vaillante petite cohorte, qui, fraîchement équipée, divisée en pelotons, traversait tout Paris d'un air martial, pour se rendre au collége Henri IV.

Là, sous le harnais militaire, un nombre de trois cents et cinquante environ, se trouvaient réunis, dans la grande cour d'honneur, de jeunes rhétoriciens de Louis-le-Grand, de Saint-Louis et de Stanislas: une véritable phalange. Le commandant du 19e chasseur à pied, M. Labrune, après avoir passé en revue ces troupes encore inhabituées, leur exécuta diverses manœuvres, plus ou moins compliquées, dont elles se tirèrent à merveille.

Chaque peloton a d'abord exécuté séparément l'école du soldat et l'école de peloton; puis tous les pelotons réunis ont exécuté des feux de peloton, des feux à volonté, des marches, des conversions, avec une si grande régularité et d'une façon si remarquable, que les officiers commandant la commission militaire ne pouvaient se lasser de les admirer. Il y avait surtout dans le maniement de l'arme, dans les alignements et dans les haltes une précision inouïe.

Après tous ces différents exercices, a commencé le défilé, qui a été lui aussi, fort bien enlevé. La revue était terminée à midi.

Une commission militaire délguée par le ministère, ayant à sa tête le général Frossard, ainsi que M. Mourier, vice-recteur de l'Académie, les proviseurs et les censeurs des lycées de Paris, assistaient à cette petite revue préparatoire qui serait, d'après M. Alf. Sirey, le prélude d'une grande revue de tous nos lycéens que passerait prochainement au Champ-de-Mars le ministre de la guerre en personne.

Vers une heure, les élèves de Condorcet rentraient au bercail, mais légèrement désappointés, car ils n'avaient pu obtenir, malgré toutes leurs sollicitations, de revenir l'arme sur l'épaule. M. Mourier ayant jugé plus raisonnable de faire *transporter ces soldats les fusils* de ces jeunes guerriers.

Toujours est-il que nous voilà, pour l'avenir, tout une pépinière d'excellents instructeurs et de bons officiers.

—Un souvenir bien touchant que nous rappelle un de nos amis et qui vient affirmer cette belle pensée de Lamartine: Il n'est pas de grand artiste qui ne soit un grand cœur.

Lorsque Faure, notre grand chanteur, perdit sa mère, il se précipita sur son corps et l'embrassa, en les couvrant de larmes, ses mains déjà refroidies.

Comme sa famille voulait l'arracher à de si cruelles émotions:

Laissez-moi, dit il, laissez moi baiser ces pauvres mains qui ont tant travaillé pour nous nourrir!

Il paraît qu'il y a eu la semaine dernière, au Théâtre-Français une série d'auditions, et que l'une d'elles a été pardessus tout sérieuse.

Un jeune homme demande à être entendu dans le rôle de Didier et choisit une scène du dernier acte.

Il se campe, croise les bras, pâlit, les renverse et puis les laisse tomber avec découragement, ferme les yeux, montre les dents, hoche la tête avec un sourire méprisant et ne prononce pas une parole.

—Eh bien! monsieur, qu'est-ce que vous attendez? que faites-vous donc là?

—Monsieur, j'écoute Marion.

—Nous sommes décidément envahis par la manie des Expositions. Il n'en médite une d'enfants — comme en Amérique. Elle serait bien en 1875.

On demandait à un jeune homme marié récemment s'il exposerait. Il répondit:

—Il faudra que j'en parle à ma femme!

MÉMOIRES SECRETS
DE
NAPOLEON III.

(Suite.)
(Voir l'*Abeille* d'hier.)

L'histoire de la guerre.

Je ne pense pas que les lecteurs du *Figaro* trouvent un intérêt très grand au développement du plan de campagne de Napoléon III. Toutefois, les hommes spéciaux y verront une preuve de plus de l'immense orgueil du souverain. Il n'hésite pas à mettre en parallèle de son plan les dispositions de Napoléon Ier en 1815. Quelle singulière idée, tout de même, que de s'inspirer, pour une expédition dans laquelle on prend l'offensive, du système militaire dont l'expression suprême fut Waterloo!

L'empereur raconte la campagne avec beaucoup de lucidité. Son récit est assurément plus clair de tous ceux qui ont été écrits. Toutefois, il y a des inexactitudes *voulues* des plus étranges. Ainsi il oublie que le 5 août il a nommé Bazaine commandant en chef, et huit jours plus tard, il le nomme de nouveau. La première fois ne compte pas pour l'historien impérial. C'était une nomination pour rire. Il s'agissait seulement de rassurer la France qui allait être émue par l'échec de Wissembourg.

Cette nomination du 13 août inspire à l'empereur des réflexions douloureuses:

"Certes, aujourd'hui qu'on a vu se dérouler les tristes conséquences de la campagne, on peut dire qu'il eût mieux valu tomber vaillamment à la tête de mes 120,000 hommes que d'être amené par la force des choses aux capitulations de Metz et de Sedan, mais qui pouvait prévoir alors l'étendue qu'atteindraient nos malheurs?

Les événements que nous venons de rapporter avaient diminué la confiance des troupes dans le chef de l'Etat, car la répétation militaire qu'il avait acquise pendant la courte campagne d'Italie, n'était pas assez bien établie pour résister à la mauvaise fortune. A Paris, ces mêmes événements avaient produit des effets encore plus pernicieux. L'opinion publique rendait le maréchal Lebœuf responsable des lenteurs apportées à la formation de l'armée, et l'opposition demandait avec instance que l'empereur abandonnât le commandement. Dans ces circonstances, un succès important aurait pu seul fermer la bouche aux opposants, mais, ce succès, il n'était guère permis de l'espérer. L'empereur dut prendre la résolution d'accepter la démission du maréchal Lebœuf, et, le 13 août, il remit le commandement de l'armée du Rhin au maréchal Bazaine, qui avait la confiance de l'armée et du pays."

Ici se place l'épisode de la fuite à Châlons. L'empereur le raconte avec une grande simplicité. Je relève seulement une inexactitude. Ce n'est pas à Châlons qu'il apprit la bataille de Rezonville, trop tard, par conséquent pour y prendre part. C'est à Etain, à onze heures du matin, à dix kilomètres seulement du champ de bataille, et tandis qu'il déjeunait. *Le malheureux regret de ne pas avoir assisté à la bataille*, dont parle l'impérial couteau, est donc à mettre au nombre de ces belles phrases que les souverains déposédés écrivent dans l'intérêt de leur dynastie. C'est très beau à la lecture, mais il ne faut pas s'y laisser prendre.

Je cite:

"Le 15 août au soir, l'Empereur et le Prince impérial étaient établis avec une partie de l'armée, à Gravelotte.

"Le télégraphe n'existant pas sur cette ligne, Napoléon III ne pouvait recevoir de nouvelles de la capitale; c'est pour se mettre en relation avec elle qu'il se décida à précéder l'armée à Châlons, et partit le 16 à quatre heures du matin avec une escorte de deux régiments de cavalerie de la garde. On prévoyait peu la veille une bataille générale pour le lendemain, qu'il avait été arrêté que l'Empereur prendrait la route la plus courte, mais les maréchaux Bazaine et Canrobert l'empêchèrent à passer par Conflans et Etain. Sur cette route, en effet, on ne rencontra que quelques uhlans, qui disparurent aussitôt. L'empereur arriva à Verdun à 10 heures, et le soir du même jour au camp de Châlons. Là, il apprit les glorieuses mais infructueuses batailles de Rézonville et de Saint-Privat, et il éprouva un mortel regret de ne pas y avoir assisté."

Mais voici un point capital, qui jusqu'ici n'a pas été élucidé. D'où est venue la résolution fatale de marcher sur Sedan? D'après le récit de Napoléon III, le 23 août, l'armée se préparait à opérer sa retraite de Reims sur Paris. Je cite:

"Ce jour même, un personnage éminent arrivé de Paris pour insister auprès de l'Empereur et du maréchal, afin que l'armée volât au secours du maréchal Bazaine. Le duc de Magenta objecta les raisons suivantes: Il ignorait si le maréchal [redacted] avait des vivres et des munitions suffisantes pour résister quelques [redacted]; il pouvait être obligé de cap[redacted] l'armée de secours [redacted] l'ennemi; [redacted] dirigeait vers le nord-est, [redacted] Commercy, [redacted] commencer un mouvement dangereux avec des troupes encore mal organisées. En supposant même que la jonction des deux armées s'opérât heureusement, le résultat était-il préférable à celui qu'on obtiendrait en ayant sous les murs de Paris une armée manœuvrant pour empêcher l'investissement d'une capitale contenant 300,000 combattants!

"Il fut donc décidé qu'il continuerait sa marche vers Soissons en Paris; mais le lendemain, 22 août, parvint une dépêche du maréchal Bazaine qui semblait pleine de confiance: elle annonçait qu'elle espérait prendre l'offensive, et se frayer un chemin vers Montmédy. Cette nouvelle fit changer les résolutions arrêtées; le duc de Magenta vint aussitôt trouver l'Empereur pour lui dire que maintenant la position de Bazaine étant connue, on devait tenter d'aller le rejoindre, puisque l'opinion et la sûreté de l'armée étaient favorables à ce mouvement. L'Empereur, quoiqu'à regret, accéda à ce projet, et, dès, désormais à s'abandonner au cours des événements. Il se borna seulement à conseiller au maréchal de ne pas s'éloigner du chemin de fer qui assurait les approvisionnements.

"Ainsi donc, quoique le duc de Magenta ait obéi en grande partie aux injonctions venues de Paris, c'est la nouvelle reçue de Metz le 22 qui fit changer ses projets et le décida à courir la chance qui se présentait."

On est vraiment soulagé d'un grand poids en lisant ce qui précède. La noble figure de Mac-Mahon reste intacte, après cette confession. Là, du reste, le récit de l'ex-souverain a toutes les apparences de la plus rigoureuse exactitude.

Plus loin, Napoléon III accuse formellement le général de Palikao d'avoir ordonné de marcher sur Metz, quand Mac-Mahon, mieux renseigné que le ministre de la guerre sur les forces réelles de l'ennemi, voulait reprendre le mouvement de retraite sur Paris en passant par Mezières.

L'empereur explique comment il a été entraîné à s'enfermer dans Sedan. Cette partie du récit est très dramatique et a un grand caractère de sincérité.

C'est le jour du combat de Mouzon-Beaumont, perdu par le général de Failly, le 30 août. L'empereur évite de dire son sentiment sur le vaincu. A Carignan, il apprend ce nouveau malheur, de la bouche du général Ducrot:

"Le maréchal faisait dire à l'empereur de se rendre le plus tôt possible à Sedan, où l'armée se retirerait. Celui-ci ne pouvait croire que la scène eût changé si complétement en quelques heures; il voulait néanmoins rester avec le 1er corps; mais, sur les instances du général Ducrot, il se décida à prendre le chemin de fer, et arriva à onze heures du soir à Sedan. On lui proposa de continuer sa route sur Mézières pour se dérober plus facilement à l'ennemi; il préféra rejoindre son armée, qui disparaissait aussitôt. L'empereur arriva à Verdun à 10 heures, et le soir du même jour au camp de Châlons. Là, il apprit les glorieuses mais infructueuses batailles de Rézonville et de Saint-Privat, et il éprouva un mortel regret de ne pas y avoir assisté."

Mais voici un point capital, qui jusqu'ici n'a pas été élucidé. D'où est venue la résolution fatale de marcher sur Sedan? D'après le récit de Napoléon III, le 23 août, l'armée se préparait à opérer sa retraite de Reims sur Paris. Je cite:

"Ce jour même, un personnage éminent arrivé de Paris pour insister auprès de l'Empereur et du maréchal, afin que l'armée volât au secours du maréchal Bazaine. Le duc de Magenta objecta les raisons suivantes: Il ignorait si le maréchal [redacted] avait des vivres et des munitions suffisantes pour résister quelques [redacted]; il pouvait être obligé de cap[redacted] l'armée de secours [redacted] l'ennemi; [redacted] dirigeait vers le nord-est, [redacted] Commercy, [redacted] commencer un mouvement dangereux avec des troupes encore mal organisées. En supposant même que la jonction des deux armées s'opérât heureusement, le résultat était-il préférable à celui qu'on obtiendrait en ayant sous les murs de Paris une armée manœuvrant pour empêcher l'investissement d'une capitale contenant 300,000 combattants!

"Il fut donc décidé qu'il continuerait sa marche vers Soissons en Paris; mais le lendemain, 22 août, parvint une dépêche du maréchal Bazaine qui semblait pleine de confiance: elle annonçait qu'elle espérait prendre l'offensive, et se frayer un chemin vers Montmédy. Cette nouvelle fit changer les résolutions arrêtées; le duc de Magenta vint aussitôt trouver l'Empereur pour lui dire que maintenant la position de Bazaine étant connue, on devait tenter d'aller le rejoindre, puisque l'opinion et la sûreté de l'armée étaient favorables à ce mouvement. L'Empereur, quoiqué